

Penser la frontière, penser le paysage

Joan Nogué

Directeur de l'Observatoire catalan du paysage (www.catpaisatge.net) et professeur de Géographie humaine à l'Université de Girona

Je voudrai vous faire part de quelques réflexions à propos des frontières et du paysage ou si vous préférez, du paysage et des frontières. Des frontières qui ont sans aucun doute une signification géopolitique que nous ne pouvons ignorer, notamment car elles ont toujours été, et sont encore aujourd'hui, les principaux éléments constitutifs des imaginaires géographiques, qui sont à leur tour et par définition des constructions sociales et par là-même des constructions dynamiques, changeantes ; elles résultent d'un récit social, de mécanismes discursifs qui fixent sur la rétine collective une façon de regarder et de comprendre l'espace et, par ricochet, une façon d'y intervenir. Cela étant, au-delà de sa dimension politique, le concept de frontière a une autre signification, et c'est elle que j'aimerais souligner aujourd'hui : la frontière en tant que frange, en tant que point de contact entre deux réalités – ou plus – géographiques, pas nécessairement géopolitiques. Cette conception de la frontière m'intéresse particulièrement, non seulement car il s'agit d'une excellente métaphore de l'hétérogénéité contemporaine, mais aussi car elle a de nombreux liens avec le thème du paysage, qui est en fait celui qui nous unit tous ici aujourd'hui. Cette conception intéresse particulièrement ceux qui, comme moi, ont passé des heures à réfléchir à l'identification, à la délimitation et à la caractérisation des paysages, un processus durant lequel nous nous sommes souvent heurtés à la question de la frontière, de la limite. C'est pour cela que, pour revenir au titre de mon intervention, je crois que penser le paysage, c'est penser la frontière ; et que penser la frontière, c'est penser le paysage. Ce sera donc le cœur de cette intervention.

La conception de la frontière en tant que limite, délimitation, frange, point de contact entre deux réalités géographiques – ou plus – nous renvoie à une tradition très lointaine dans l'histoire de la pensée et des études géographiques : celle qui consiste à tenter de découvrir et de comprendre ce qui se passe entre deux portions différenciées de l'espace géographique, entre deux régions, entre deux lieux, entre deux paysages.

Les géographes se sont toujours demandé pourquoi les lieux sont comme ils sont, pourquoi les régions sont si différentes les unes des autres et pourquoi, historiquement parlant, la combinaison nature-culture a donné des résultats si variés à la surface du globe. Et cette question les a menés à s'en poser une autre, qui – il faut le reconnaître – n'a pas fait coulé autant d'encre qu'il aurait fallu : jusqu'où ces différentes réalités territoriales vont-elles ? Quelle portion de la surface terrestre englobent-elles ? Quelles en sont les limites ? Quelles en sont les frontières ? Comment peut-on délimiter des territoires qui présentent une certaine homogénéité et/ou fonctionnalité ? Comment régionaliser l'espace géographique ? C'est en cela que le paysage vient à point nommé, car de tous les concepts géographiques, c'est probablement le paysage qui revêt le plus d'importance en matière de frontière, de limite.

Tout paysage est le résultat perceptible de la combinaison dynamique d'éléments abiotiques (substrat géologique), biotiques (faune et flore) et anthropiques (action humaine), combinaison qui convertit l'ensemble en une trame sociale et culturelle en évolution permanente. Le paysage est donc à la fois une réalité physique et la représentation que nous en faisons culturellement ; la physionomie externe et visible d'une portion donnée de la surface terrestre et la perception individuelle et sociale qu'elle génère ; une réalité géographique tangible et son interprétation intangible. C'est à la fois le signifiant et le signifié, le contenant et le contenu, la réalité et la fiction. Ce qui est intéressant ici, c'est que l'idée de limite surgit irrémédiablement, et cela que nous mettions l'accent sur les aspects matériels et tangibles ou sur les aspects immatériels et

intangibles. Un paysage est un paysage car en-deçà ou au-delà, plus en aval ou plus en amont, il y en a un autre. La question suivante est donc toujours présente : jusqu'où va ce paysage ? quand change-t-il ? Viennent ensuite les « comment » et les « pourquoi » : comment est ce paysage ? pourquoi est-il ainsi ? etc. etc., mais la première question que l'on se pose est : jusqu'où va cette construction socio-spatiale que j'ai devant les yeux (en définitive, ce paysage) et dont je dois trouver la clé ? Et il est très important de connaître sa délimitation, car la clé des paysages voisins peut être tout autre.

Il est donc extrêmement utile de réfléchir au paysage lorsque l'on réfléchit aux frontières, car c'est en observant, en regardant, en pensant le paysage que l'on comprend que les frontières ne sont jamais nettes, linéaires. La transition entre un paysage et un autre n'est pratiquement jamais brusque, subite. On ne peut établir un périmètre net, clairement cartographiable, entre deux paysages qu'en de rares exceptions. Dans l'immense majorité des cas, les paysages contigus sont séparés par des franges de transition. Il s'agit de franges et non de lignes ; c'est pourquoi leur représentation cartographique (essentielle à bien des titres, surtout dans le domaine des politiques publiques) est pratiquement impossible. La délimitation qu'ils représentent a donc un côté arbitraire, car la ligne aurait très bien pu être tracée un peu plus par ici ou un peu plus par là. C'est là le grand défi auquel l'Observatoire catalan du paysage s'est trouvé confronté lors de la réalisation de la carte des paysages catalans, désormais terminée. Nous avons ainsi identifié, délimité et caractérisé 135 paysages couvrant l'ensemble du territoire catalan, y compris les zones urbaines et métropolitaines. La tâche qui a consisté à les identifier et à les caractériser s'est avérée complexe, mais faisable, car nous disposons de méthodologies d'analyse et de caractérisation testées et solides. La difficulté majeure a été la délimitation de ces 135 paysages, et tout particulièrement leur représentation cartographique. Nous avons l'intention de représenter graphiquement ces limites de façon à ce que les observateurs, les usagers, soient parfaitement conscients du fait que ce périmètre avait un côté fictif, arbitraire ; par exemple en pointillés, sous forme de hachures ou avec des techniques graphiques similaires. Mais c'était impossible, car cela ne correspondait pas à la vision ni aux besoins du destinataire final, à savoir l'Administration publique. Les catalogues de paysages de Catalogne, d'où sont issus ces 135 paysages, ne sont pas un simple exercice universitaire extrêmement intéressant et enrichissant ; ils sont surtout un instrument d'aménagement et de gestion du paysage et leur utilisateur – l'Administration – a besoin de limites claires, parfaitement visibles et ne prêtant pas à confusion.

Les politiques publiques – notamment celles qui ont trait au paysage – sont toujours territorialisées ; leurs gestionnaires n'admettent donc pas de flous cartographiques, des flous qui sont tout aussi inacceptables dans l'environnement purement géopolitique (en fait, ils y sont inimaginables), que ce soit à l'échelle locale ou internationale. Les géographes savent parfaitement qu'une carte « n'est pas » la réalité (n'est pas « la vérité »), mais qu'elle « représente la réalité » et contient donc une certaine dose de subjectivité et souvent d'arbitraire. Il commence à être temps de repenser cet objet quasi sacré pour le déconstruire tout en questionnant la linéarité des frontières (de toutes les frontières) construites à partir de la représentation et de l'imaginaire cartographique. Il commence à être temps de considérer la frontière – la limite – comme un espace, à la fois de rencontre et de divergence entre des espaces et des temps aux réalités socio-territoriales diverses. La frontière est une construction sociale qui se manifeste dans une réalité socio-territoriale et l'endroit où cela se perçoit sans doute de la façon la plus claire est dans les villes frontalières, en particulier celles qui sont « à cheval » sur la frontière et s'étendent de part et d'autre sans solution de continuité. Elles sont multiformes par définition ; ce sont des palimpsestes très dynamiques, des contenants de symboles hybrides et hétérogènes, des espaces d'expériences quotidiennes et existentielles toujours polyédriques.

Contrairement à ce que l'on pourrait parfois penser, les frontières – également celles qui existent entre les paysages – ne sont définitivement pas nettes ni linéaires, mais sont des espaces de transition. Ce sont des franges. Et à bien y regarder, nous évoluons continuellement dans ces franges qui, du fait que ce sont des points de contact et de friction entre différentes réalités

socio-territoriales, sont par définition hybrides, métissées. Nous devons cependant admettre qu'il n'est pas toujours facile de se mouvoir dans les limites, dans les franges. Dans la mesure où ce sont des espaces de contact et de transition entre deux paysages – ou plus -, ce sont des espaces plus hybrides, plus métissés. Leur structure territoriale et paysagère est plus complexe. Leur logique discursive est généralement plus difficile à appréhender que lorsqu'on se trouve au centre, dans les centres correspondants. Mais attention ! Ne commettons pas l'erreur de considérer les frontières comme de simples périphéries, comme des périmètres de zones dont les centres sont éloignés. Il est certain que les frontières agissent comme des interfaces entre différentes réalités géographiques et différentes configurations paysagères, mais ce ne sont pas des périphéries dans le sens géométrique du terme. La périphérie est bien plus que le périmètre d'un centre : c'est aussi et surtout un seuil entre différentes réalités territoriales – et parfois mentales – qui joue un rôle qui lui est propre. Pour comprendre sa logique et son idiosyncrasie, il est nécessaire de multiplier les regards dans les domaines les plus variés, et pour y intervenir, il faut modifier substantiellement l'échelle spatiale et temporelle à laquelle nous sommes habitués et comprendre que ses références sociales et symboliques, y compris celles qui ont trait au paysage, sont autres, sont différentes de celles du centre. Il est peu courant de porter un regard sur le centre depuis la périphérie vue de cette façon. Il s'agit pourtant d'un point de vue très suggestif, car il engendre des modèles d'interprétation de la contemporanéité difficiles à percevoir depuis le centre. Je dirais que c'est précisément en cela que réside la magie des périphéries, des périmètres, des frontières, qui ne sont jamais des « produits » fermés, achevés, mais des « processus » qui se font et se refont continuellement. Les franges frontalières – et les franges paysagères – ont acquis au fil du temps une personnalité qui leur est propre, différenciée, non pas tant (bien qu'aussi) suite à des décisions exogènes et à grande échelle, mais du fait de dynamiques endogènes et à l'échelle de la vie quotidienne, à l'échelle locale.

Historiquement parlant, nous avons centré notre attention sur le cœur des espaces façonnés par les limites, sur les régions surgissant, comme par magie, de tracés sur une carte, mais nous avons souvent mésestimé ce qui se passait aux limites, au seuil. Nous avons investi énormément d'énergie dans la « découverte » du caractère essentiel de nos paysages. L'effort réalisé dans ce domaine est louable et les retours intellectuels sont extraordinaires, même si bien souvent, je doute que nous ayons résolu de façon satisfaisante un dilemme historique auquel il n'existe pas de réponse simple : est-ce la limite qui engendre la différence, ou inversement, est-ce la différence qui engendre la limite ? C'est une question cruciale, dont les implications sont évidentes dans le cadre du processus complexe de création d'identités territoriales à toutes les échelles.

Quoi qu'il en soit, nous avons centré notre attention sur le cœur, le centre des unités paysagères que nous avons mis tant de soin à caractériser, car c'était là, au centre, que nous entrapercevions le mieux les traits essentiels du paysage. Ce regard dirigé vers le cœur a donné des résultats exceptionnels et s'est avéré très important du point de vue social, car il a fourni une réponse à de nombreuses questions que les sociétés humaines se sont toujours posées... et se posent encore aujourd'hui. Mais ce faisant, nous avons fait passer les limites, la périphérie de ce cœur au second plan. Or, aujourd'hui plus que jamais, il s'avère que ce n'est pas tant au centre que les choses se passent, mais plutôt à la périphérie. Nous assistons, au seuil des paysages, à la génération d'un nouveau paysage, d'un nouveau lieu ; il s'agit d'un paysage à caractère mixte et hétérogène, dont les limites sont floues et que nous méconnaissons en grande partie. On ne peut pratiquement jamais parler de netteté pour les limites et les frontières ; l'hybridation est de mise. Ces franges hybrides sont des territoires qui nous parlent, qui nous prouvent que le paysage qui les caractérise, le paysage limite, sépare et unit. Comme le dit notre collègue Daniela Colafranceschi, la frontière entre paysages n'est pas simplement un espace *entre*, ce n'est pas un *in-between* ; ce n'est pas exactement une frange grise entre une frange blanche et une frange noire ; elle a une *épaisseur* ; cette épaisseur qui possède sa propre identité, cet espace qui est la somme et la superposition de nombreux gris par lesquels transitent de nouvelles significations. Il n'y a pas de limite fixe et claire, mais une lisière instable, indéfinie, qui engendre un autre territoire, un autre domaine (un troisième entre les deux), capable d'impliquer, d'inclure et d'amplifier les caractéristiques, les conflits, les qualités, les spécificités qui s'y chevauchent et s'y hybrident ; une nouvelle épaisseur qui engendre un nouvel espace, un type de lieu d'une

grande richesse où d'autres significations passent et transitent sans cesse. C'est précisément ces lieux qui offrent le plus grand nombre de possibilités de développer des processus et des projets, et de leur conférer un sens, un discours, un imaginaire. Il faut pour cela les interroger, les interpréter, les comprendre, les étudier, y mettre en œuvre des projets engendrant des liens entre les systèmes naturels, sociaux et urbains en tant qu'éléments d'un ensemble hétérogène. Les franges sont des lieux en attente d'innovation et d'expérimentation ; des lieux en attente d'une pensée, d'une idée qui leur donnerait un sens et une identité, car leur qualité n'est pas toujours manifeste et évidente, mais plutôt latente et souvent intangible. Les paysages de frontière sont des paysages à découvrir et à réécrire.

Pour les découvrir et les réécrire, peut-on faire autrement que de mettre en quarantaine les certitudes implicites d'une description géographique à caractère exclusivement visuel, reposant sur une base empirique et cartésienne, et sur le moyen et le long terme ? Cette vision hégémonique du monde, qui privilégie la vue aux autres sens, le durable à l'instantané, le tangible à l'intangible et le sédentarisme au nomadisme, peut poser de sérieux problèmes pour « découvrir » les nouvelles limites territoriales définies par l'incertitude et la fragmentation dans un espace fluctuant. Penser la frontière depuis le paysage et le paysage depuis la frontière est un bon moyen de surmonter ce défi.